

—C'est fâcheux !... c'est fâcheux !... riposta froidement M. Schmidt.

—Evidemment, c'est fâcheux, murmura l'Italien en guignant l'usurier du coin de l'œil... Si je pouvais aller toucher mon argent moi-même, je n'aurais que les frais du voyage au lieu de payer une commission d'au moins vingt-cinq pour cent, comme celle que m'aurait prise l'honorable M. Jackson.

Ce nom de Jackson fut comme un coup de cravache sur les jambes de son jaloux collègue.

—Vraiment, dit-il d'un ton ironique, vous croyez que Jackson se contenterait de vingt-cinq pour cent ?...

—Pour la maison de banque n'est-ce point assez ?... Je ne parle pas de son petit bénéfice personnel....

Ils étaient revenus à la maison de banque ; une fois dans son cabinet, M. Schmidt prit place devant son bureau et Giovanni s'assit à distance.

—Baste ? fit l'Allemand, je n'ai guère envie de faire cette opération ; vos conditions me paraissent peu avantageuses, sans compter qu'il nous faudra au moins deux mois pour l'encaissement de la somme.

—Mais enfin, combien m'offririez-vous ? dit l'Italien en se levant, comme s'il était prêt à s'en aller.

Une légère pâleur envahit le visage de M. Schmidt.

Giovanni se rassit et se mit à jouer négligemment avec la grosse chaîne en or de sa montre.

—Je ne puis disposer en ce moment que de quatre-vingt mille piastres, fit le banquier.

—Ça fait quatre cent mille pesetas ; ce n'est pas la moitié ! s'écria l'entrepreneur... Nous sommes loin de compte... il m'en faut sept cents.

M. Schmidt eut un ricanement.

—Alors, dit-il, il n'y aurait que vingt-cinq pour cent pour la banque et cinquante mille pesetas pour moi....

—C'est une belle somme ! insinua Giovanni avec un sourire.

—Il n'y a rien de fait, dit froidement le banquier.

—Voyons, mon bon monsieur Schmidt, mettons six cent cinquante... cela double votre part.

—Non... quatre cent....

L'entrepreneur se leva.

—J'ai eu tort de venir ici, dit-il.

M. Schmidt eut un léger tremblement des lèvres et des narines ; il voulait aussi attirer à lui le plus de couverture possible.

—Voyons, dit-il, je ne veux pas vous étrangler... ce sera quatre cent cinquante pesetas, c'est-à-dire quatre-vingt-dix mille piastres.

—Nenni, répliqua l'Italien d'une voix ferme ; ce sera la moitié, c'est-à-dire cent mille piastres, ou bien je vais voir l'honorable M. Jackson.

Le nom abhorré de son associé produisit sur M. Schmidt l'effet attendu d'ailleurs, telle qu'elle était proposée, l'affaire était encore excellente : cinquante pour cent de bénéfice dont la moitié tomberait dans sa poche.

Il appela son caissier par le tube acoustique et se fit apporter cent mille piastres en banknotes.

—Comptez, dit-il à Giovanni.

L'Italien feuilleta méticuleusement les papiers et sortit le billet qu'il tendit au banquier.

—Je vais vous faire un reçu motivé.

Il griffonna quelques mots sur une feuille de papier, signa et prenant son chapeau :

—Au revoir, mon bon monsieur Schmidt, dit-il... c'est égal, vous m'avez tenu la dragée haute : M. Jackson n'aurait peut-être pas été si dur.

—Possible, répliqua cyniquement l'Allemand ; mais ce qui est fait, est fait.

Et il accompagna l'Italien jusqu'au seuil de son cabinet.

Quand la porte se fut refermée, M. Schmidt s'en fut s'asseoir, ricanant, dans son vaste fauteuil.

—L'imbécile ! murmura-t-il avec un haussement d'épaules plein de commisération, il va payer ses ouvriers, et la maison de jeu aura bientôt avalé le reste de sa fortune.

Puis, ses idées prenant un autre cours, il songea au dépôt qu'allait éprouver le digne M. Jackson, son rival, en apprenant la fructueuse opération que lui, Schmidt, venait de conclure en si peu de temps, et sans l'avoir prévenu.

Vingt-cinq pour cent pour la banque, et vingt-cinq pour cent pour Schmidt ! c'était superbe !

Avec cette somme de cinquante mille piastres, il devenait presque riche, et il se moquait des caprices du syndicat... Il les avait là, sur lui, les cinquante mille piastres, puisque sur le compte de la banque, il en avait porté cent cinquante mille.

Et grimaçant un sourire de financier, qui a joué un bon tour à son associé, il ne put résister, maintenant que l'affaire était faite, au besoin d'avertir le digne M. Jackson qu'il venait de faire gagner une grosse somme à la maison.

Il sortit donc pour envoyer une dépêche à son associé ; mais qu'elle ne fut sa stupéfaction en se heurtant, à la porte, au digne M. Jackson lui-même.

—Et ! fit-il, j'allais au télégraphe, pour vous apprendre....

—Inutile, répondit l'autre d'un ton sec... je viens demeurer à Colon.

—Que se passe-t-il donc ? demanda rageusement M. Schmidt, qui se souciait peu de cette cohabitation.

—Il se passe... qu'on se bat à Panama, et que nos bureaux sont fermés.

—Et la caisse ?

—La caisse... la voici, dit l'Américain en mettant, sous le nez de son associé, une énorme valise... je n'ai eu que le temps d'empiler là-dedans toutes les valeurs et de sauter dans le train.

Les deux banquiers rentrèrent dans l'établissement : M. Jackson était froid, suivant son habitude ; M. Schmidt conservait à grand peine son flegme tudesque ; la langue lui démangeait de conter la grosse affaire qu'il venait de négocier.

Quand ils furent dans le cabinet, M. Schmidt dit à son associé, en lui montrant le billet de loterie :

—Savez-vous ce que c'est que cela ?

—Tiens ! c'est à vous, fit l'Américain avec un léger haut-le-corps de surprise ; je vous en fais mon compliment.

—Comment ! dit M. Schmidt, vous saviez....

—Que c'est le no 309.278 qui gagne le lot de un million de pesetas, assurément oui... répliqua M. Jackson le plus tranquillement du monde... l'*Eclair* de Panama a publié cela, ce matin même... mais, je ne vous connaissais pas ce billet....

—Aussi n'était-il pas à moi... c'était à Giovanni Corda.

Au nom de l'entrepreneur, le froid M. Jackson eut un imperceptible tressaillement des paupières.

—Oui, poursuivit négligemment M. Schmidt, Giovanni Corda est venu tout à l'heure pour que je lui escompte ce papier....

M. Jackson ne souffla mot.

—Je l'ai peut-être un peu étranglé, ajouta l'Allemand... vingt-cinq pour cent....

—Ce n'est pas trop... pour la Société, répliqua M. Jackson en appuyant sur ces derniers mots.

—Comment l'entendez-vous ? s'écria M. Schmidt.

—Je serais un imbécile, si je l'entendais autrement que vous-même, riposta sèchement l'Américain.

—J'allais vous télégraphier ce résultat intéressant, murmura l'Allemand un peu décontenancé.

M. Jackson haussa les épaules.

—Moi ! peu importe... c'est le syndicat qu'il eût fallu prévenir... cela lui eut fait plaisir.

—Il en est temps encore.

Ce disant, M. Schmidt rédigeait un télégramme qu'il soumit à son associé, et fut ensuite remis au garçon, pour être porté de suite au télégraphe.

—N'est-ce pas, demanda-t-il, que le bénéfice est considérable.

Le front imperturbable de M. Jackson était légèrement plissé, et ses lèvres se fronçaient dans une moue étrange.

—Assurément, répondit-il après un silence, ce serait comme vous dites, un bénéfice considérable, si....

Il s'interrompit ; la porte brusquement ouverte venait de donner passage au garçon de bureau, tout effaré :

—Qu'avez-vous donc John ? demanda M. Jackson, sans se départir de son sang-froid ; les insurgés sont-ils déjà à Colon, et le télégramme est-il tombé entre leurs mains ?

—Non, monsieur, ce n'est point cela.... mais

le bureau est désert, et j'ai trouvé une foule considérable qui se demande ce que cela signifie.

—Sans doute les employés sont de connivence avec les insurgés, murmura M. Schmidt.

—Ou avec d'autres, ajouta M. Jackson, en regardant son associé d'un air bizarre....

—Avec d'autres, répéta l'Allemand, qui devint jaune comme un citron.

—Je ne vous ai pas demandé, fit l'Américain, sans se préoccuper de l'émotion de son associé, si vous vous étiez assuré de l'authenticité du billet gagant.

—Je ne me suis pas contenté de la dépêche publiée par l'*Eclair*, affirma M. Schmidt ; j'ai télégraphié moi-même à Manrid, et c'est sur la réponse affirmative que j'ai traité.

L'Américain hochait la tête.

—Quand vous êtes allé au télégraphe, il y a quelques heures, vous n'avez rien remarqué d'anormal.

—Non... rien... absolument rien.

—Très-bien !... allons voir là-bas ce qui se passe....

M. Schmidt se leva et suivit l'Américain en titubant ; l'escompteur se sentait, derrière la nuque, une lourdeur de plomb, en même temps qu'une chaleur subite lui brûlait les joues.

Arrivés devant le bureau télégraphique, ils rencontrèrent une vingtaine de personnes qui causaient avec animation ; sans s'arrêter à demander des renseignements, M. Jackson se fraya un passage et franchit la porte, suivi de M. Schmidt.

En quelques minutes, ils eurent fouillé l'établissement dans tous ses recoins, sans y rencontrer personne, ni même le moindre indice qui pût leur faire supposer les causes de cette inexplicable absence d'employés.

Revenus dans la salle de transmission, ils se regardèrent un moment en silence ; Jackson paraissait légèrement railleur ; Schmidt ne se soutenait qu'avec peine sur ses jambes ; une idée terrifiante venait de lui traverser la cervelle, tout à l'heure, fortement inquiet, il était à présent mordu par un soupçon qui le terrassait.

Mais M. Jackson ne perdait pas la tête ; il s'installa devant l'appareil télégraphique, sous les regards hébétés de son associé.

—Que faites-vous ? balbutia Schmidt.

—Je télégraphie à Madrid.

—Mais puisque je l'ai fait....

—Que vous importe ?... Combien la réponse a-t-elle mis de temps à vous parvenir.

—Je ne sais pas, répondit sourdement Schmidt, qui commençait à être sérieusement malade.

—C'est un détail... nous attendrons, fit M. Jackson.

Et, de son même ton imperturbablement froid, il ajouta :

—Si vous le voulez, Schmidt, pour passer le temps, nous jouerons le bénéfice particulier que vous avez empoché sur cette affaire.

Sans attendre la réponse, il fouilla dans le bureau : dans le premier tiroir qu'il ouvrit, il trouva un jeu de cartes.

—Mille piastres pour commencer, cela vous va-t-il ? murmura-t-il en coupant les cartes.

Complètement médusé, Schmidt répondit par un grognement qui pouvait passer pour affirmatif.

Et, assis l'un en face de l'autre, à côté même des appareils transmetteurs, ils se mirent à cartonner, l'un avec autant de sang-froid que s'il avait été dans une salle de jeu, l'autre, machinalement, sans savoir même ce qu'il faisait.

Après chaque partie, l'imperturbable M. Jackson additionnait.

—Schmidt, disait-il, cela fait deux mille piastres.

Puis, au bout d'un instant :

—Cela fait trois mille.

Et quelques instants après

—Cela fait quatre mille.

Pendant quatre heures ce fut ainsi, avec des alternatives de gains et de pertes pour l'Américain, mais cependant avec un avantage pour lui de vingt mille piastres.

C'était, à peu de chose près, la moitié de la commission prélevée par Schmidt sur l'escompte du billet de loterie.

Comme, pour la cinquantième fois peut-être, Jackson, après avoir battu les cartes, s'appretait à